QUATORZIÈME LEÇON

De la valeur travail

Où Marx n'évite une absurdité que par une autre absurdité.

Cher Candide,

L'idée de valeur-travail est l'une des plus efficaces qui aient été conçues par le cerveau humain ! Elle nous dit que la valeur vient entièrement du travail. Cela implique que le patron ne peut prélever son profit que sur la valeur créée par les travailleurs. Quels que soient les salaires qu'il leur accorde, il les exploite. Il est dans sa nature de patron de les exploiter. Pour en arriver là il a d'abord fallu réhabiliter la valeur du travail. Ou plutôt l'habiliter. Chez les Anciens, le travail, j'entends le travail physique, n'avait pas de valeur. Réservé aux esclaves, il était méprisé. L'habilitation date d'un certain Jésus, fils de charpentier. Les docteurs scolastiques du Moyen Âge considéraient le travail physique comme une discipline favorable aux vertus chrétiennes, comme un moyen de préserver l'homme du péché.

La première formulation de la théorie de la valeur-travail proprement dite se trouve, non pas chez Marx comme on le croit généralement, mais chez Adam

Smith. Incapable de prendre la suite de la doctrine scolastique de l'utilité subjective qui avait pourtant été conduite jusqu'au XVIII^e^ siècle par des auteurs qu'il connaissait (Condillac, Cantillon, Galiani), Smith dissocie complètement la valeur d'usage et la valeur d'échange et cherche un étalon pour mesurer cette dernière. Cet étalon invariable, il croit le trouver dans le travail.

Ici, les choses se compliquent un peu car il y a au moins deux théories de la valeur-travail chez Smith. L'une est que pour se procurer une marchandise, il faut l'échanger contre tant d'heures de travail. Le travail est ici considéré comme un numéraire, d'autant plus efficace que « ne variant jamais dans sa valeur propre, il est la seule mesure réelle et définitive » de la valeur de toutes les marchandises (Livre I, chapitre 5).

L'autre théorie est que la valeur de la marchandise est la quantité de travail qu'elle a coûté à être produite. On peut même trouver une troisième théorie dans cette phrase passe-partout du même chapitre : « Le véritable prix de toute chose, ce que toute chose coûte vraiment à l'homme qui désire l'acquérir, c'est la peine et le mal qu'il a de l'acquérir. » En langage d'économiste contemporain, le fondement de la valeur est ici la « désutilité » du travail, c'est-à-dire sa pénibilité, ou encore son coût en termes de loisir.

Laquelle choisir ? Cette question a tarabusté des générations d'économistes ! Ce qui impressionnera beaucoup les successeurs immédiats de Smith, c'est l'exemple du castor et du daim qu'il donne d'entrée de jeu au chapitre 6 du Livre I. « Si dans une nation de chasseurs, par exemple, il coûte habituellement deux fois plus de travail pour tuer un castor que pour

tuer un daim, un castor devrait naturellement s'échanger contre deux cerfs ou valoir deux cerfs.» Ici, c'est la quantité de travail utilisée dans la production qui fonde la valeur — la valeur d'échange. Dans ce passage a germé la théorie de la valeur-quantité de travail que l'on retrouvera chez Ricardo, puis chez Marx. On peut même dire que Smith a tenu compte par avance des objections qu'on ferait à cette théorie.

Ces objections qui viennent tout de suite à l'esprit tiennent aux différentes qualités du travail: l'heure d'un O.S. ne peut être mise sur le même plan que l'heure d'un ingénieur, elle ne peut avoir la même valeur. Mais reste centrale cette idée que les valeurs d'échange des biens sont proportionnelles aux quantités de travail qui sont contenues ou incorporées dans ces biens. Ricardo ne dira pas autre chose, tenant lui aussi compte des qualifications différentes du travail.

Comment apprécier ces qualifications elles-mêmes? C'est une des difficultés de la théorie. Smith en fait l'aveu au chapitre 6 du Livre I: «Si une espèce de travail exige un degré peu commun d'habileté et d'ingéniosité, l'estime que les hommes ont pour de tels talents donnera naturellement une valeur à leur produit supérieure à celle qui serait imputable au temps employé à son égard.» Le mot important — et fatal — dans cette phrase, c'est le mot *estime*. Car, cette estime-là n'a aucun rapport avec la valeur-travail.

On trouve la même difficulté chez Ricardo quand il donne l'exemple du «joaillier laborieux» qui est payé deux fois plus par heure qu'un «travailleur ordinaire». Là encore, il faudrait évoquer l'estime des consommateurs pour le travail du bijoutier. C'est

dire que pour conserver la théorie de la valeur-travail, on est obligé de recourir aux «valeurs» (estimations) qui sont dans la tête des consommateurs.

Pour résoudre la même difficulté, Marx emploiera l'expression de «travail socialement nécessaire», c'est-à-dire une espèce de moyenne d'heures de travail pour une tâche donnée, moyenne impliquée, à un moment donné dans le temps et dans l'espace, par l'état de la technique, du savoir-faire, des mœurs, des désirs, etc.

Une autre question vient à l'esprit: comment peut-on prétendre qu'une marchandise incorpore seulement du travail? Cette question n'est pas très gênante, car il est du sens commun que même si une machine participe à la production d'une marchandise, cette machine elle-même a été fabriquée avec du travail humain. C'est du «travail cristallisé», comme on dira en langage marxiste.

Le problème n'est pas là.

Le problème, soulevé et non résolu par Ricardo, est le suivant: les valeurs des marchandises ne sont pas réglées uniquement par les quantités de travail incorporées, mais aussi par la «longueur du temps qui doit s'écouler avant qu'elles puissent être portées sur le marché». Pour comprendre cette phrase sibylline, il faut dire un mot de la conception du capital chez Ricardo.

Ricardo distingue dans ce qu'il appelle le capital deux éléments: une part est destinée «à subvenir aux besoins du travail» — ce sont les salaires; une autre est «investie en outils, machines et bâtiments». Et ces deux parties ont une durée d'utilisation inégale, variant en fonction de très nombreux paramètres. Selon les techniques en vigueur, le processus de production de telle marchandise emploie

plus de main-d'œuvre ou plus de machine. Et l'on est obligé d'admettre que les valeurs d'échange ne sont pas strictement proportionnelles aux heures de travail accomplies par les salariés de l'usine considérée. La valeur d'une pièce de tissu n'a pas la même composition que celle d'un avion supersonique. L'industrie textile est une industrie de main-d'œuvre où les capitaux ont (ou plutôt avaient, car elle aussi s'est transformée) beaucoup moins d'importance que dans l'aéronautique. Ricardo admettait ces faits, et l'on peut se demander comment dans ces conditions il pouvait maintenir sa théorie de la valeur-travail. Le fait est qu'il admettait cette théorie comme une approximation.

L'étape suivante a consisté à transformer cette approximation en vérité absolue. Et cette étape a été accomplie par Marx. L'auteur du *Capital* est reparti, en effet, du problème de la valeur tel qu'il avait été (mal) posé par Smith. Il s'est demandé comment des marchandises qui paraissent si diverses, si hétérogènes quant à leur valeur d'usage pouvaient être rendues comparables entre elles. Et la solution qu'il trouve en lisant ses classiques (Smith et Ricardo), c'est que les marchandises sont toutes le produit du travail, toutes du « travail cristallisé ». C'est ainsi qu'elles peuvent s'échanger. Ricardo, on vient de le dire, admettait que son hypothèse pouvait être contredite par les faits. Marx a passé une partie de sa vie de manière, si l'on peut dire, héroïque, au prix de contorsions martyrisantes, à essayer de faire coller les faits avec l'hypothèse de la valeur-travail à laquelle il était viscéralement attaché, non seulement en tant que lecteur assidu de Ricardo, mais aussi en tant qu'idéologue de la classe ouvrière. Car de la valeur-travail découlent la théorie de la plus-

value, comme on le verra dans un instant, celle de l'exploitation du prolétariat, et tout le reste de la doctrine. Ses disciples ont hérité cette « quadrature du cercle », et ils n'ont bien sûr pas mieux réussi que leur maître à la résoudre. C'est l'une des énigmes de la pensée marxiste, car l'impossibilité de la théorie peut se démontrer en quelques lignes d'un algèbre qui était à la portée de Marx et aujourd'hui, on l'espère, d'un élève du secondaire, nous allons le voir.

On passe de la valeur-travail à l'exploitation le plus simplement du monde, et ici le génie marxiste va démontrer tout ce dont il est capable. Marx lui-même a considéré comme l'une de ses plus importantes contributions à la théorie économique la distinction qu'il fait entre, d'une part, le travail dont la quantité est mesurée en heures de travail, et d'autre part, la force de travail (*Arbeitskraft*) dont la valeur est donnée par la quantité de travail qui est incluse dans les biens et services que le travailleur consomme. Considérez le travailleur lui-même comme une sorte de machine dans laquelle on enfourne des biens et services, et à la sortie de la machine, cela produit de la force de travail. La force de travail est le résultat d'un processus de production. D'un côté vous mettez du pain, de l'eau, des habits, un logement, bref de quoi satisfaire les besoins élémentaires d'un être humain, et de l'autre vous obtenez une marchandise qui est la force de travail, et cette force de travail, comme toute marchandise en société capitaliste, est soumise à la loi de la valeur-travail, c'est-à-dire que sa valeur est égale au nombre d'heures de travail incorporées dans la production de la force de travail, c'est-à-dire la quantité de travail « socialement nécessaire », autrement dit la quantité en moyenne

nécessaire pour élever, nourrir, loger le travailleur et satisfaire à ses besoins sexuels et à sa reproduction.

La suite du raisonnement, si on peut appeler cela un raisonnement, consiste à dire que le patron tire du travailleur une quantité de travail toujours supérieure à la valeur de la force de travail. Et la plus-value provient de cette différence.

Supposons que la valeur de la force de travail soit de quatre heures par jour et que la journée de travail soit de huit heures, les quatre heures supplémentaires n'ont pas été payées. Elles constituent la plus-value extorquée aux travailleurs. Elles donnent la mesure de l'exploitation du travailleur. Et si l'on rapporte cette plus-value (pl) à la valeur de la force de travail (V), on obtient le taux d'exploitation pl/V. Dans l'exemple que nous venons de donner, le taux d'exploitation serait de 100 %.

Une question vient immédiatement à l'esprit: pourquoi y aurait-il toujours une différence entre la valeur de la force de travail et la quantité de travail effectuée par le travailleur? C'est la difficulté de la théorie. Examinons cette difficulté. La force de travail est considérée comme une marchandise ordinaire. En tant que marchandise, elle obéit aux mêmes lois de l'offre et de la demande. N'importe quelle marchandise?

Quand le prix d'une marchandise augmente au-dessus, disons, du prix habituel, nous savons que la production de cette marchandise augmente jusqu'à ce que le prix retrouve le niveau habituel, toutes choses égales par ailleurs. Et dans le cas inverse où le prix descend au-dessous du prix minimum, la production diminue jusqu'à ce que le prix retrouve son niveau habituel, toutes choses égales par ailleurs.

Le raisonnement est exactement le même pour la

production de la force de travail. Si le prix de cette force de travail augmente au-dessus du salaire de subsistance nécessaire à l'entretien du travailleur, ou plus précisément à l'entretien et à la reproduction du travailleur, la «production» de travailleurs va augmenter! Cela revient à supposer que les travailleurs se reproduisent en fonction de leur salaire. Le nombre de travailleurs ayant augmenté, l'offre de la force de travailleur va se trouver supérieure à la demande qu'en font les patrons. L'offre étant supérieure à la demande, le prix de la force de travail va baisser. Et par conséquent, le salaire va être ramené au niveau du salaire de subsistance.

Cette «loi» qui ramène le salaire obligatoirement au niveau du salaire de subsistance est sous-jacente à toute la littérature sur cette question qui s'étend sur à peu près un siècle de Turgot[1] à Lassale[2]. «En tout genre de travail, il doit arriver et il arrive que le salaire de l'ouvrier se borne à lui procurer sa subsistance», écrit le premier. Le second lui fera écho en formulant ce qu'il appellera la loi d'Airain de la manière suivante: «Le salaire moyen ne dépassera jamais ce qui est indispensable, conformément aux habitudes nationales, pour entretenir l'existence des ouvriers et continuer la race.»

L'inspiration de Lassale provient en droite ligne du *Principe* de population de Malthus, selon lequel, on le sait, la population croît selon une progression géométrique tandis que les ressources augmentent selon une raison arithmétique. Ce qui revient à dire que la population a toujours tendance à croître plus vite que les ressources dont elle peut disposer. Dans ces conditions, le niveau de vie moyen ne peut jamais dépasser le minimum vital.

Reste à savoir ce qu'on entend par minimum vital. Immense question. Même la loi d'Airain de Lassalle, ce socialiste farouche, reconnaît qu'il faut tenir compte des « habitudes nationales », ce qui enlève beaucoup de tranchant à cet airain-là. Il ne s'agit plus d'un minimum physiologique, mais d'une sorte de minimum socio-culturel. Du même coup, la « Loi » perd beaucoup de sa rigueur. Quelle incidence peut avoir l'obtention ou la non-obtention de ce minimum sur les habitudes sexuelles et reproductives des ouvriers et de leurs compagnes ? Et du reste, le problème de définition n'est pas résolu pour autant. Comment définir un tel minimum ? Il est aussi difficile, pour ne pas dire impossible, de définir un minimum socio-culturel qu'un minimum physiologique. Pour ne rien dire des variations de ces minima d'individu à individu, au sein d'une même société.

Marx était trop fin pour tomber dans ce panneau particulièrement troué ou pourri si j'ose dire. Il a considéré la loi d'Airain comme une aberration économique et s'est brouillé avec son auteur, dont il était l'ami depuis 1848 (cf. note 2). Marx veut bien du salaire de subsistance, mais il refuse son fondement démographique. L'idée que les travailleurs ne peuvent s'empêcher de proliférer dès que leur salaire augmente lui paraissait une insulte à l'égard de la classe ouvrière. En vérité, Lassale ne compte pas beaucoup aux yeux de Marx. C'est à Malthus qu'il veut se mesurer. Et puisque Malthus avait insulté le prolétariat, il fallait insulter son insulteur et Marx ne s'en est pas privé, traitant le « méprisable Malthus » de « plagiaire », d'« insolent sycophante des classes dirigeantes » qui avait commis un « péché contre la science » par ses « diffamations sur la race humaine ». Son ami et mécène Engels ne sera pas en

reste, traitant le malthusianisme de « doctrine vile et infâme », d'« abominable blasphème contre la nature et la culture », « l'immoralité des économistes poussée à son comble ».

Si Marx refuse le facteur démographique, comment va-t-il s'y prendre pour sauvegarder la théorie du salaire de subsistance ? Il n'y a pas trente-six réponses à cette question. Il n'y en a même qu'une seule. Et c'est celle que bien évidemment trouve Marx. À savoir que les capitalistes qui louent aux prolétaires leur force de travail se constituent en cartel pour éliminer entre eux la concurrence sur le marché du travail et maintenir ainsi le salaire au plus bas niveau possible. Et ce plus bas niveau possible ne peut être que le salaire de subsistance. De fait, le salaire ne peut descendre durablement au-dessous de ce niveau, sauf à imaginer que la bourgeoisie pousse la cruauté et la bêtise jusqu'à se priver elle-même de la source de ses profits, la source de la plus-value étant dans le travail des salariés. Et le salaire ne peut pas monter, non plus, au-dessus du salaire de subsistance, car les patrons feraient alors un cadeau inutile au prolétariat, se privant pour rien d'une part de leurs profits.

Voilà donc la théorie du salaire de subsistance sauvée, et avec elle la théorie de la plus-value, et tout l'édifice marxiste. Mais sauvée au prix d'une faute logique qui sera lourde de conséquence. En effet, a priori, il n'y a aucune raison d'admettre que les patrons pourraient, même s'ils le voulaient, remplacer leur concurrence sur le marché du travail par une coalition. Et à supposer même qu'une telle coalition puisse se former, rien ne prouve qu'elle pourrait être durable. A priori, rien n'empêche d'imaginer la situation inverse où une coalition ouvrière loue-

rait leurs machines aux capitalistes et leur servirait un loyer leur permettant tout juste de survivre et de se reproduire, accaparant pour elle la totalité de la plus-value. Entre ces deux situations extrêmes, rien n'empêche d'envisager une infinité de cas intermédiaires où la plus-value serait partagée entre patron et salariés. Bref en abandonnant le fondement démo-économique du salaire de subsistance, Marx a tout simplement ruiné sa théorie. Il est tombé de Charybde — l'absurdité du minimum de subsistance — en Scylla — l'absurdité d'un monopole patronal de l'embauche.

Quant à la démonstration mathématique de la faille de la théorie marxiste, elle est à la portée d'un élève de seconde. Soit V le « capital variable » correspondant aux salaires et C le capital constant correspondant aux machines, outils, bâtiments, terre, etc. Soit encore pl, la plus-value tirée par le patron du travail des salariés. On définit E, le taux d'exploitation par l'équation $E = pl/V$, et P, le taux de profit par l'équation : $P = pl/(C + V)$. La composition « organique » du capital de l'entreprise considérée est définie par l'équation $K = (C + V)/V$.

À l'aide de ces différentes équations, on peut exprimer le taux de profit (P) en fonction de la composition organique du capital (K) et du taux d'exploitation (E). En effet, $pl = V.E$; $P = V.E/(C + V)$; donc $P = E/K$.

Or, dans les conditions de concurrence parfaite qui est le cadre de référence de Marx, le taux d'exploitation (E) et le taux de profit (P) sont les mêmes dans toutes les branches de production quelle que soit la composition organique du capital. Or la dernière équation montre que si la composition organique du capital (K) varie de branche à branche

ou d'entreprise à entreprise, le taux d'exploitation étant donné et partout le même, le taux de profit (P) varie de branche à branche ou d'entreprise à entreprise. Ce qui est impossible.